

tendait à chaque instant à les voir tomber.

Pour extrait : J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 10 mai.

Les nouvelles de Volhynie assurent, d'une manière positive, que l'insurrection y prend des proportions considérables.

Dans le palatinat de Sandomir, Czachowski a livré, le 6, un combat aux Russes, qui ont eu 90 hommes tués, parmi lesquels le major Klewtzoff.

Cracovie, 11 mai.

Jeziorski a reçu des renforts. Plusieurs officiers russes avaient passé de son côté.

L'échec de Czachowski est de pure invention. Ce n'est pas à Michalowice, mais à Szyce, qu'a eu lieu la rencontre du 7, dont parle la dépêche de Varsovie ; le détachement des insurgés était commandé par Rembowski.

Cracovie, 11 mai.

La nouvelle venue de Varsovie sur la défaite et la prise de Boncza est entièrement fautive. Boncza, après avoir pris Bodzislaw, le 6, n'a point livré depuis de bataille.

Berlin, 11 mai.

Chambre des Députés.

Dans les débats sur la question militaire, M. de Roon, ministre de la guerre, qualifie d'arrogante une expression de M. Sybel. Il est interrompu par le président, M. Bochum-Dolffs.

Une vive altercation s'engage ensuite entre MM. Bockum-Dolffs et M. de Roon sur les droits et prérogatives du président de la Chambre. Ce dernier finit par se couvrir, ajournant la reprise de la séance pour une heure. Une vive agitation règne pendant cette suspension ; lors que la séance est reprise M. de Roon n'est pas présent et les ministres font annoncer qu'ils sont empêchés d'assister à la séance d'aujourd'hui.

Varsovie, 10 mai.

La bande de Jeziorski, après une défaite essuyée dans la journée du 8, a été obligée de se réfugier en Galicie, à Moszozaniec.

Londres, 10 mai.

Parmi les passagers de l'Arabia se trouve M. W. Cornell-Zewett, qui vient, dit-on, pousser l'Angleterre à se joindre à la France et à d'autres puissances pour une médiation en Amérique.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Les ateliers étant fermés le jour de l'ASCENSION le journal ne paraîtra pas vendredi prochain.

Le Nord croit savoir qu'on vient de décider au ministère des finances la séparation définitive du service des douanes de celui des contributions indirectes. Ces deux services étaient placés jusqu'ici dans les attributions d'un même directeur général, l'honorable M. Barbier. M. Barbier conserverait les douanes, et la direction générale des contributions indirectes serait confiée à M. de Roussy, inspecteur des finances.

Nous reproduisons sous toutes réserves la nouvelle donnée par le journal belge.

Par jugement de la Cour d'Assises du Nord, Paul Auroisset, dit Le Lyonnais, âgé de 51 ans, tisserand, se disant né à St-Bonnet-le-Froncy (Rhône), en résidence obligée à Roubaix, forçat libéré, a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

Le 27 février, M. Lahousse, charpentier à Tourcoing, montait la gouttière d'une maison en construction rue de Roubaix, à Tourcoing.

Cette pièce ébranla en passant un certain nombre de briques, faisant saillie à la corniche. Un instant après, un ouvrier de M. Lahousse, Ch. Vannyn, en plaçant la gouttière dut fixer quelques coins à l'aide d'un marteau dont les coups déterminèrent la chute de ces briques qui allèrent tuer un manœuvre de maçon nommé Dervaux, en ce moment au pied du mur. Les auteurs de cet homicide par imprudence sont condamnés, Lahousse à 50 fr. d'amende et Vannyn à six jours de prison.

Propagateur.

Dans son audience du 7 mai courant, le tribunal de simple police du canton de Roubaix a rendu 6 jugements contre 7 inculpés.

3 Cabarets ouverts à une heure indue.
1 Poids et mesures.
1 Police du roulage (abandon de voiture).
1 Tapages nocturnes.

Dimanche prochain, à l'occasion de la St-Mamert, le corps des Sapeurs-Pompiers sera passé en revue par les autorités municipales. Il y aura promenade militaire, après la revue et banquet à deux heures, dans le grand salon de l'hôtel.

Le bal commencera vers neuf heures. Le lendemain lundi, l'obit annuel sera chanté en l'église St-Martin.

Dans l'après-midi du même jour un tir à la cible chinoise aura lieu dans les jardins de *Ma Campagne*.

Une commission choisie dans le sein du Conseil municipal a été nommée pour présenter un rapport sur la rédaction définitive du programme des fêtes qui doivent avoir lieu lors de l'inauguration des Eaux de la Lys.

On nous assure que la commission a été unanime pour proposer le vote d'une somme dont l'importance soit en rapport avec les projets arrêtés.

Nous apprenons, d'un autre côté, que l'on active, par toutes les démarches nécessaires, l'organisation des courses. Le terrain est définitivement choisi et de l'avis de M. Dennetier, rédacteur du *Sport* et directeur des *Steeple-Chase* de la Marche, les prairies de Watteles sont convenables et donneront une piste d'environ 2000 mètres.

On nous adresse la lettre suivante :

Roubaix, le 12 mai 1863.
Monsieur le Rédacteur,

A propos du vote étrange du conseil municipal de Lille, lequel vote supprime le grand opéra, j'ai lu dans le *Mémorial* (article *Théâtre*) ces mots :

Mais en attendant, voilà qu'il m'arrive de bonne source une nouvelle qu'a vaît pressentie le *Mémorial* ; on s'occupe à Roubaix et à Tourcoing d'ouvrir une souscription pour faire un fonds qui permettrait au Théâtre de Roubaix de jouer le grand opéra, à défaut du Théâtre de Lille. Je ne plaisante pas : cela est très vrai et très sérieux, et cela prouve que nos voisins sont intelligents.

Malgré l'assurance contraire de M. Paul Normand, on pourrait, à la rigueur, voir là une plaisanterie.

La salle, actuelle, très convenable pour le vaudeville, serait évidemment insuffisante même pour l'opéra comique je parle surtout de l'exiguïté de l'orchestre.

Seulement je crois, qui dans un avenir peut-être plus rapproché qu'on ne le pense — on érigea un Théâtre où l'on pourra jouer, même le grand opéra.

On ne peut se le dissimuler : Roubaix se transforme et s'étend de tous les côtés qu'on me passe la comparaison.

La ville a rompu sa ceinture trop étroite,

et bon gré mal gré, il faudra qu'on en arrive à la placer à la hauteur du rang que son importance industrielle lui donne parmi les cités les plus importantes.

La richesse matérielle n'est pas la seule condition de prospérité d'une ville ; les institutions qui ont pour objet l'art, les plaisirs de l'intelligence en sont les compléments indispensables.

Or, le théâtre est une des distractions les plus utiles, les plus convenables, et tout fait presumer qu'il y aura un jour un grand théâtre à Roubaix.

On l'a dit déjà, il aurait pour résultat d'épargner aux Roubaixiens un déplacement coûteux et désagréable et de retenir dans la ville la jeunesse, puis des dépenses qui profitent à une ville voisine, j'ai laisi dire rivaux.

Le petit théâtre qui existe est un premier essai qui parait avoir réussi, et ceux qui l'ont élevé ont droit à des éloges.

Le *Mémorial* parle de souscriptions, de subventions qui permettraient de jouer le grand opéra à Roubaix.

Là est ou la plaisanterie ou l'erreur ; mais on pourrait y donner l'opérette et de petits opéra-comiques. Il suffirait, si c'est possible, d'élargir l'orchestre.

Maintenant un grand théâtre n'empêcherait pas de conserver le petit ; les genres étant différents, ils pourraient exister ensemble.

Mais n'anticipons pas sur l'avenir. J'ai voulu seulement rappeler ce qu'on a dit, avec beaucoup de raison, à propos d'un projet de courses : c'est que Roubaix peut et doit marcher de pair avec les plus grandes villes.

Le *Mémorial* est dans le vrai en comptant, dans un cas donné, sur le produit d'une souscription.

Quand Roubaix le voudra, le produit d'une de ces souscriptions peut suffire à un établissement quelconque, même considérable. L'essentiel, c'est que l'impulsion soit donnée, et il semble qu'on la donne en ce moment.

Si les promoteurs des courses avaient voulu écouter ceux qui essayaient de les décourager, ils se seraient retirés, auraient tout abandonné, et auraient privé la ville d'une institution qui peut être pour l'avenir d'une utilité incontestable.

Cela prouve que les projets les plus impossibles à réaliser en apparence, mûris, modifiés, et par dessus tout suivis avec persévérance, finissent par être exécutés.

An fond même d'une plaisanterie, souvent il y a le germe d'une idée, et parfois d'une idée féconde.

Agreez, je vous prie, etc.

Un abonné.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 10 mai 1863.
Sommes versées par 83 déposants, dont 17 nouveaux. fr. 12.621
36 demandes en remboursement. 11.605 28

Les opérations du mois de mai sont suivies par MM. Lepoutre - Parent et Duhamel-Lefebvre, directeurs.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

Du 4 au 10 mai 1863 inclus.

NAISSANCES.

24 garçons, 29 filles.

MARIAGES.

Du 4 mai. — Entre Pierre-Joseph Blaze, journalier, et Arthémise-Hélène Campagne, fleuriste. — Julien-Fidèle-Corneille Beyer, menuisier, et Marie Bracketliere, couturière en robes. — Jules Dugaquier, apprêteur, et Catherine Marquette, servante. — Louis-Joseph Honoré, tisserand, et Silvie Hooghe, bobineuse.

Du 6. — Entre Louis Florin, employé de commerce, et Clémence-Joseph Clarisse, sans profession. — Léonard Vandenberghe, tisserand, et Jeanne-Catherine Devillé, soigneuse.

DÉCÈS.

Du 4 mai. — Marie-Louise Rennevillers, 74 ans, sans profession, veuve de Jean-Baptiste Aimable Boulagne, rue du Chemin de Fer. — Jean-Auguste Hubert, 70 ans, fleuriste, époux de Marie Samain, rue du Fontenoy. — Marie-

Louise Vanhoutte, 16 ans, journalière, rue du Fontenoy.

Du 5. — Catherine-Joseph Lagache, 57 ans, ménagère, veuve de Amand-Joseph Lepers, Petites-Sœurs. — Joseph-Léopold Delbeke, 47 ans, tisserand, époux de Marie-Désirée Fontaine, Nouveau-Monde. — Céline-Joseph Dupriez, 11 ans, Moulin de Roubaix.

Du 7. — Jean-Louis Caulier, 18 ans, rattaché, Hôpital.

Du 8. — Thérèse-Joseph Mercier, 79 ans, journalière, veuve de Narcisse Guédon, Hospice. — Louis Lernoud, 52 ans, journalier, célibataire, Hôpital.

Du 9. — Xavier Vanderaspolden, 19 ans, tisserand, Chemin-Vert.

Du 10. — Constance-Desmetre, 75 ans, journalière, veuve de Denis Glorieux, Hospice. — Mathilde Primo, 35 ans, ménagère, épouse de Jean Yanssens, Moulin-Brdle.
Plus 10 garçons et 9 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 11 le 12 hausse baisse
3 % ancien. 69.60 69.55 » » 5
4 1/2 au compt. 96.80 97.00 » 20 » »

Deuxième tirage de la Loterie Monté-grine.

Le numéro 3,867,955 a gagné 5,000 francs, et chacun des numéros suivants a gagné 100 francs :

2,003,589 3,527,018 2,786,868 3,095,309
993,500 3,139,483 1,789,865 2,29,857
589,260 1,061,523 561,433 292,717
2,817,556 1,481,167 2,782,596 1,387,875
2,320,034 51,509 699,846 3,686,767
3,329,701 1,383,186 1,523,786 938,190
1,814,442 2,136,385 1,473,268 2,387,518
3,249,613 2,935,702 1,665,198 1,083,915
979,295 609,067 406,645 251,240
3,041,536 1,620,143 22,278 1,726,873
3,263,035 657,296 981,114 655,759
2,377,248 1,652,717 1,721,364 1,440,638
2,483,654 341,367 1,470,830 2,531,898
3,468,344 1,475,059 1,021,244 3,995,675
3,385,581 1,045,059 1,062,533 3,423,102
2,587,443 2,250,287 1,176,391 2,283,438
390,760 1,665,040 1,382,224 628,864
3,371,044 1,179,715 3,496,217 2,100,046
2,299,386 409,505 3,995,168 365,543
3,747,943 909,365 2,961,750 923,730
977,091 469,835 2,158,356 2,758,847
2,084 1,043,254 529,559 3,662,576
2,248,369 2,451,072 2,068,206 3,681,003
2,071,380 2,660,694 2,971,759 1,700,056
3,187,290 2,258,654 281,632 2,127,858

Nota. — Les lots gagnés à ce tirage et au premier tirage, ainsi que les 103 lots qui vont être tirés au tirage définitif, qui est le plus important, sont à la disposition des gagnants, et déposés à la Banque de France, tous en espèce, y compris le gros lot de 100,000 francs.

CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 11 mai 1863.

Toutes les correspondances de Lyon confirment malheureusement la suspension de la maison Travi et C^o qui faisait spécialement le commerce de la soie. On ignore encore à l'heure qu'il est le chiffre de l'actif. Quant au passif il s'élève au moins à 2,500,000 fr.

Le chef de la maison est en fuite ; on ignore de quel côté il s'est dirigé. Jusque ici on est sobre d'appréciations et personne n'indique les causes probables de ce grand sinistre.

D'après la *Gazette du Weser*, le général de Berg aurait essayé, depuis son arrivée à Varsovie, de découvrir le comite secret. Quinze jours après son entrée en fonctions, le grand-duc lui ayant demandé s'il était parvenu à trouver quelque chose. « Certainement, aurait répondu le général ; j'ai acquis la conviction intime qu'en dehors de Votre Altesse Impériale et de moi, tout le monde appartient au comite. » Il

y a évidemment de l'exagération dans cette anecdote. Mais quelle situation pourrait être plus éloquent, particulièrement à St-Petersbourg, que celle qui autorise une semblable version et la rend vraisemblable ?

Il vient de paraître un petit *Guide électoral* destiné à donner aux candidats et aux électeurs tous les renseignements essentiels : sous une forme très abrégée, ce guide contient toutes les indications utiles et le détail de la jurisprudence. Il est signé de MM. Berryer, Dufaure, Odilon-Barrot, Freslon, de Laboulie, Paul Andral, Bare, H. Didier, Victor Lefranc.

Le *Guide électoral* est mis en vente au prix de 20 centimes l'exemplaire, chez Cournot, libraire rue de Seine.

On sait que le colonel comte Xavier Braniccki a provoqué en duel le fils du marquis Wielopolski, au sujet de la lettre que celui-ci avait adressée au prince Napoléon. Voici le texte du cartel :

A M. le comte Sigismond Wielopolski, à Varsovie.
Monsieur le comte,
Dans un écrit que je ne sais comment qualifier, et que vous avez publié dans les journaux allemands, je lis une phrase où vous avez prétendu outrager des personnes qui ont l'honneur d'être reçues au Palais-Royal.

Je suis l'un de ceux qui jouissent de cet honneur, et je relève donc les expressions de cet écrit et vous propose, Monsieur, une explication sur le terrain que vous paraissez chercher.

Je suis donc à vos ordres. Monsieur le comte, jusqu'au 1^{er} mai, et j'espère que vous me donnerez un rendez-vous possible, en Suisse, par exemple.

Permettez moi, Monsieur, de ne point vous exprimer les sentiments que vous me semblez avoir mérités.

(Signé) Comte XAVIER BRANICKI.

Le comte Sigismond Wielopolski aurait répondu :

M. le comte Xavier Braniccki, au Palais-Royal.

Je me refuse point l'explication que vous demandez et accepte le rendez-vous. On pourra y reconnaître, j'espère, Monsieur le comte, que la bravoure et la grossièreté peuvent fort bien ne pas aller ensemble.

Je suis avec considération, Monsieur le comte, votre serviteur.

Sigismoud, comte Wielopolski.

On ne sait pas encore si la rencontre a eu lieu.

Pour toute la correspondance. J. REBOUX

INDUSTRIE ET COMMERCE

On lit dans le *Bulletin des Halles* :

« La commission des farines type-Paris, dont l'organisation, encore toute récente, s'est conciliée toutes les sympathies du commerce, a vu en peu de temps augmenter d'une manière très sensible le nombre de ses adhérents. Tout le commerce lui accorde son patronage.

« En toutes occasions, elle a montré le plus grand empressement à être utile à la fois aux meuniers, en excitant parmi eux une émulation profitable à tous, et aux consommateurs en attirant sur la capitale une masse considérable de farines. Il est à remarquer que cette commission ne représente qu'un intérêt général, puisque chacun de ses membres paie de ses deniers une cotisation destinée à assurer le service, et qu'il n'y a pour personne aucun espoir de bénéfice privé dans cette combinaison. Tout y est consacré et subordonné à l'intérêt général.

« L'honorable directeur de la commission, qui a déployé dans son organisation tant de zèle, est constamment à la recherche des moyens propres à améliorer encore la marche des opérations et à les rendre plus importantes.

« Les compagnies du Nord, de l'Est et

convaincant pour ébranler sa résolution. Epargne-toi donc cette peine.

Eugénie se tut pour le moment, mais elle continua de saisir les occasions de décocher à sa sœur des leçons et des traits. Peine perdue ! Berthe les laissait glisser avec un dédaigneux silence.

Achille était heureux. Son amour pour Berthe, qui était son premier amour spontané, désintéressé, involontaire, résumait, renfermait tout pour lui ; il n'y avait rien au-dessus. Cette première passion, qui exerçait sur son cœur l'empire le plus absolu, le plus despotique, il l'éprouvait pour une femme dénuée de tout ce qu'il avait cru longtemps indispensable pour le captiver : elle n'était ni belle, ni brillante, ni fêtée ; elle n'avait rien qui pût flatter la vanité d'un homme, rien qui pût arracher au monde une exclamation d'étonnement de son bonheur — s'il était heureux.

Il serait puéril, se disait-il un jour, de prétendre que j'aie aimé Berthe à première vue ; mais il est bien certain qu'elle s'est emparée immédiatement et à jamais d'une région de mon cœur qui est restée inaccessible à toute autre femme.

Loin d'être aussi heureuse, Berthe se sentait triste, délaissée, solitaire. Elle se disait parfois, dans une explosion de fierté et de désespoir :

« Je n'ai fait toute ma vie que des actions bonnes ou justes ; pourquoi donc suis-je si peu heureuse ? » Et devant ses yeux planaient les images du bonheur qu'elle pourrait goûter maintenant aux côtés de Cyrille, si au lieu de le repousser, elle l'avait enchaîné lorsqu'il était libre, et qu'elle n'était liée qu'en apparence. — Puis, quand son âme était forte, elle écartait ces images séductrices, et envisageait Cyrille mari d'une autre et père d'un en-

fant. Cela lui rendait son calme ; elle sentait bien qu'elle n'avait plus rien à partager ici-bas avec le comte de Tremcour. Mais la pauvre âme n'était pas toujours assez forte pour s'élever au-dessus des aspirations du cœur.

XVIII.

Au sommet de la montagne qui sépare le golfe de Nice de celui de Villafranca, il y a un point d'où l'œil les découvre tous les deux. Un jour que nos trois promeneurs — Berthe, Achille et Marie — s'y étaient rendus, celui-ci tira son album et s'installa dans un endroit convenable pour esquisser un paysage. D'habitude, ou la marquise restait à côté de lui et le regardait dessiner, ou elle baillait avec Marie ; mais cette fois, elle alla s'asseoir sous un gros arbre à une grande distance d'Achille, et bientôt elle s'abîma dans une mélancolie profonde.

« Je crains, dit Achille s'approchant d'elle, que vous ne vous ennuyiez par trop si je vous retiens si longtemps ici.

— Soyez sans inquiétude, s'écria-t-elle. Qu'importe un peu plus ou un peu moins d'ennui ? Depuis deux ans qu'Edmond est mort, l'ennui a été mon fidèle compagnon.

— Vous êtes aujourd'hui, M^{me} la marquise, de cette humeur sombre dont je vous ai presque toujours vue à Bordeaux, mais rarement ici. Ce qui s'expliquait alors ne s'explique plus maintenant. Vous avez parcouru une phase de votre vie, pendant laquelle vous avez divinement rempli votre tâche ; cette conscience suffit pour vous faire entrer avec courage dans une phase nouvelle où vous acheverez votre mission.

— Vous parlez comme un homme, interrompt Berthe.

— Et vous êtes entêtée comme une femme, répondit Achille en plaisantant. Vous ne voulez ni vous distraire, ni vous laisser distraire ; vous dédaignez la conversation qui fait passer le temps ; la société vous est en horreur ; vous visitez les contrees les plus belles sans ouvrir votre âme aux impressions différentes que chacune d'elles produit ; au lieu de vous enrichir, vous vous appauvrissez, car vous perdez la faculté de vous émouvoir à force de vous endurcir contre elle. Est-ce juste, est-ce bien, est-ce raisonnable ?

— Non, oh ! non ! dit la marquise avec tristesse. Seulement c'est inévitable. Vous ne vous figurez pas combien ma vie entière était échafaudée sur et pour celle d'Edmond. Il était la clef de voûte de l'édifice auquel j'ai travaillé dix ans ; Dieu le rappelle, et l'édifice s'écroule. L'amour n'était pour rien là-dedans ; mais, précisément à cause de cela, il fallait que mon dévouement fût plus entier. Il le fut et me donna la force de me vaincre moi-même et d'accomplir tous les sacrifices qui coûtent le plus au cœur. Je me considérais comme un instrument dans la main de Dieu. Aujourd'hui, ma tâche est finie, et l'inutile ouvrier peut passer son chemin ; personne n'a plus besoin de lui.

Elle laissa retomber sa main sur ses genoux par un geste plein de désolation. Achille faillit tomber à ses pieds ; mais il se contint, s'appuya contre un arbre en face d'elle et dit gravement :

« Personne, marquise ? Réfléchissez bien, je vous en prie, si en réalité personne n'a besoin de vous.

— Ne me parlez pas des pauvres, des nécessiteux ! s'écria-t-elle avec impatience.

Ceux-là ont plus besoin de ma main que de mon cœur.

— Et vos amis ?
— Je n'en ai pas. J'ai toujours vécu isolée, aussi bien dans le monde que dans la retraite ; car, pendant le peu de temps que j'ai vu la société, ma personne seule y était ; mon cœur s'isolait d'elle et vivait d'une autre vie.

— Votre famille est si nombreuse...

— Et par cela même si divisée ! Le lien commun qui tient unis les membres d'une famille, malgré les différences de positions, de caractères, de goûts, malgré la séparation et la distance, c'est l'attachement à la maison paternelle, et il nous fait défaut à tous. Nous l'avons quittée si jeunes, nous nous sommes trouvés de si bonne heure dans des situations indépendantes, que le toit maternel n'a point à nos yeux ce prestige d'abri protecteur, de refuge, de foyers qui le rend cher à d'autres. Pour la plupart d'entre nous, ce n'est guère qu'une école qui nous a laissés des souvenirs peu agréables. Ma mère a hérité de son oncle, le général ; elle est donc dans l'aisance et en état de pourvoir au sort de ses plus jeunes enfants. Mon frère aîné a fait un riche mariage. Eugénie est la seule qui ait besoin de mon appui pour le moment et vous nous connaissez assez toutes les deux pour savoir... ce que je ne veux pas dire — Ah ! que savez-vous donc d'Anna ? ajouta-t-elle tout à coup.

— Rien, mais rien du tout ! répliqua Achille presque effrayé.

N'auriez-vous point peut-être imprimé cette direction à mes pensées pour en venir à me faire quelque communication touchant Anna ? demanda Berthe avec inquiétude, en arrêtant sur Achille un œil scrutateur.

— Qu'est-ce qu'un étranger pourrait connaître d'important, au sujet de cette dame, qui ne fût parvenu auparavant à la connaissance de sa famille ?

— Je n'ai plus de rapports avec Anna ; mais Eugénie m'assure qu'elle est heureuse ; que lui faut-il de plus ?

— Vous vous fiez aveuglément à la comtesse ? demanda Ducrozet d'un ton accentué.

Berthe se leva avec la soudaineté de l'éclair et s'écria :

« Non, non, je ne me fie nullement à elle, et je suis inexcusable de l'avoir fait sur ce point. Qui sait si la pauvre Anna est heureuse, si elle n'a pas besoin peut-être d'un témoignage d'affection, d'un encouragement qu'elle desire et n'ose demander ! Oh ! la douleur ! je la hais parce qu'elle rend egoïste. Nous souffrons, et peu nous importe que le monde entier souffre ; nous ne le voyons pas, nous n'y pensons pas ; nous devenons mauvais et stupides. J'écrirai ce soir à Anna, je vous remercie mille fois de votre conseil.

— Mais je ne vous ai rien conseillé, M^{me} la marquise !

— Vous m'avez du moins suggéré une bonne inspiration, et j'aime encore mieux cela, dit-elle, le regard plein d'une irrésistible expression de bonté.

— Oh ! s'écria Achille, c'est une volupté de vivre avec vous ! Vous êtes si bonne que vous nous faites croire que nous le sommes aussi, et cette conscience nous procure un véritable bonheur. Voilà pourquoi je me sens toujours heureux auprès de vous. »

M^{me} LA COMTESSE HAHN-HAHN.

(La suite au prochain numéro.)